NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

111 N° 2 1989

Symboles et paraboles? Les miracles évangéliques. À propos d'un ouvrage récent

Pierre HAUDEBERT

p. 249 - 254

https://www.nrt.be/en/articles/symboles-et-paraboles-les-miracles-evangeliques-a-propos-d-un-ouvrage-recent-219

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Symboles et paraboles? Les miracles évangéliques

À PROPOS D'UN OUVRAGE RÉCENT

La toute récente étude de J.-P. Charlier sur les miracles évangéliques, *Signes et prodiges. Les miracles dans l'Évangile*[1], ne passera pas inaperçue. Elle a déjà soulevé l'enthousiasme de certains lecteurs et emporté l'adhésion sans réserve de quelques recensions. Pour notre part, une première lecture, rapide, nous a laissé insatisfait, perplexe même. Et cette perplexité nous a conduit à une seconde lecture, attentive et critique, puis à ces quelques pages qui n'entendent pas être définitives tant la question des miracles dans le Nouveau Testament est complexe et, de ce fait, fort délicate.

Certes, et nous le soulignons volontiers, l'ouvrage de J.-P. Charlier est séduisant à bien des égards. D'une limpidité et d'une logique sans faille, en apparence du moins, ce livre se lit facilement, agréablement même, malgré une technicité réelle, mais savamment dosée. Une indubitable maîtrise du sujet et une pédagogie certaine procurent à l'auteur une aisance de pensée et d'expression. Des traits ingénieux émaillent le texte; les développements symboliques et théologiques, sacramentaires surtout, ne manquent pas d'intérêt, tant s'en faut. Toutes ces qualités — et bien d'autres encore, notamment exégétiques — préparent allègrement le lecteur à des phrases conclusives de ce genre: «Quelques guérisons typiques ont suffi pour illustrer la Bonne Nouvelle des temps nouveaux et ces quelques cas — quatre ou cinq peut-être — ont servi... à de multiples fins» (175). — «De telles tentations (= celles de faire des miracles), je le crois, ont assailli Jésus à plusieurs reprises, mais nous savons comment il les a vaincues. À notre tour de n'être pas, ni pour lui, ni pour l'Église, des Satan qui sollicitent le merveilleux ou le spectaculaire» (174). — «À proprement parler, le miracle, en effet, ne sert à rien... À la limite, ce n'est pas Jésus qui guérit, mais la foi en lui qui assainit le croyant» (176).

1. Coll. Lire la Bible, 79, Paris, Éd. du Cerf, 1987, 189 p.

Soyons clair. Il est certain qu'en ce qui concerne le miracle évangélique et sa compréhension, «il y a une œuvre de salubrité à faire»[2]. C'est, sans nul doute, l'ambition de J.-P. Charlier, tant il est vrai que «nombreux sont les croyants qui trouvent dans le miracle non plus un soutien, mais une gêne pour la foi»[3]. Cela étant, la solution se trouve-t-elle dans le refus maximum de l'historicité des miracles évangéliques et le refuge dans le symbole ou la parabole? C'est, nous semble-t-il, la grande idée de l'auteur et, pour parvenir à ses fins, il utilise diverses méthodes que, précisément, nous allons essayer d'analyser et de clarifier.

1. *Une affirmation de départ compliquée d'une ambiguïté*

Dans son avant-propos, J.-P. Charlier se situe très clairement et honnêtement aux yeux de ses lecteurs: «Je crois fermement en Jésus-Christ, Dieu fait homme et dès lors démuni, pauvre et humble... En revanche, je ne le reconnais pas dans un personnage qui serait tout-puissant, cherchant à impressionner son peuple par une abondance de merveilleux» (5). Selon cette profession de foi, le miracle serait en contradiction, ou quasiment, avec la kénose du Christ. Telle est l'affirmation de base; tout le reste en découle. L'homme Jésus, «né d'une femme» (*Ga 4,* 4), pour être et demeurer véritablement l'un des nôtres, devrait s'interdire, autant que faire se peut, d'avoir recours au miracle. La négation totale du miracle n'étant pas possible[4], l'auteur s'efforce de ne retenir, comme historiques, que quatre ou cinq miracles, la guérison de la belle-mère de Simon (*Mc 1,* 29-31) (51) ou celle de l'aveugle de Jéricho (*Mc 10,* 46-52) (57, 63), par exemple, et crédite du reste les communautés ou les évangélistes.

Mais dans la logique de l'auteur, qui confesse un homme Jésus «démuni, pauvre et humble», évitant «d'impressionner son peuple», ce n'est pas une opération de réduction qu'il faudrait accomplir mais de totale négation. En effet, admettre l'historicité de quatre ou cinq miracles, n'est-ce pas poser la toute-puissance de Jésus — un seul miracle suffit — et, du coup, la possibilité théorique d'un plus grand nombre? À vrai dire, l'auteur avance le mot «abondance». En fin de compte, c'est plus la multiplicité des miracles évangéliques qui le gêne que le miracle en lui-même. Alors, il

2. J.-Cl. BARREAU, *L'aujourd'hui des évangiles,* Paris, Éd. du Seuil, 1970, p. 39.
3. X. LÉON-DUFOUR, *Parler de miracles aujourd'hui,* dans *Études* 344 (1976) 437.
4. Cf. seulement dans Vatican II, *Dei Verbum,* 4; *Lumen gentium,* 5 et 58.

se met en devoir d'établir un choix entre le miracle réel et le miracle fruit de l'imagination et, pour ce faire, il met en œuvre, sans le dire, la méthode des critères d'historicité. Nous y reviendrons dans un instant.

Mais, et là est la question, le miracle, de soi, est-il contraire à l'humilité de l'homme Jésus? N'est-ce pas précisément une des caractéristiques des miracles évangéliques de n'être pas opérés à la gloire de son auteur, contrairement aux miracles païens, voire rabbiniques? *Jn 2,* 11, bien compris, ne fait pas même exception.

D'autre part, cet a priori qui consiste à minimiser au maximum le nombre des miracles pour sauvegarder l'humilité de Jésus se complique, nous semble-t-il, d'une ambiguïté dans la formulation. L'auteur se refuse à voir en Jésus «un personnage... cherchant à impressionner son peuple par une abondance de merveilleux». Il n'écrit pas: «abondance de miracles» et sciemment, puisque, nous l'avons dit, il ne reconnaît que quatre ou cinq miracles pouvant être historiquement attribués à Jésus. Les vingt-sept ou vingt-huit autres seraient du «merveilleux», «des compositions pures et simples» (34), les évangiles n'étant pas «éloignés de la littérature épique» (33). Mais, dans son expression «abondance de merveilleux» comprend-il ou exclut-il les quatre ou cinq miracles retenus? Nous sommes en droit de nous interroger et surtout nous gageons fort que le lecteur ne saura pas faire le départ.

2. *Les critères d'historicité*

Deux miracles sont plus explicitement retenus comme historiques par J.-P. Charlier, qui s'explique sur les raisons de son choix. Il accepte comme fruit d'un «souvenir historique» le miracle de la guérison de la belle-mère de Pierre (*Mc 1,* 29-31), pensant y discerner «le témoignage de Pierre dans ses propres prédications», en raison du «lien de proche parenté qui unit la malade au chef des apôtres» (51). Ce critère d'historicité nous semble composé de divers éléments: 1. le témoignage direct; 2. la relation: Pierre, sa belle-mère et Jésus; 3. l'autorité de celui qui a gardé le souvenir: le «chef des apôtres». Le miracle de guérison de l'aveugle de Jéricho, selon le récit de *Mc 10,* 46-52, mérite aussi sa faveur en raison, cette fois, du nom donné à l'aveugle: «fils de Timée, Bartimée». «Il est difficile..., écrit-il, d'expliquer la présence de ce nom dans le récit de *Mc* autrement que par un souvenir historique» (57).

Le critère d'historicité repose ici sur le détail donné, la précision apportée. Soit.

Nous n'avons pas l'intention d'infirmer ou de confirmer ces critères. Nous nous interrogeons sur un seul point: ces mêmes critères ne pourraient-ils pas s'appliquer à d'autres miracles? L'auteur ne les retient cependant pas. Nous ne prendrons que trois cas. La relation bien connue de Jésus avec Marthe et Marie, sœurs de son ami Lazare (cf. *Lc 10,* 38-41; *Jn 11,* 1-5; *12,* 1-3), ne fait pas même hésiter l'auteur sur la non-historicité du miracle rapporté par *Jn 11,* 1-44. Il ne voit en cette réanimation qu'une «parabole dressée en action», inspirée de la parabole du «pauvre Lazare» de *Lc 16,* 19-31 (105). Dans le récit de la tempête apaisée (*Mc 4,* 35-41), on pourrait faire prévaloir le double critère du témoignage direct et de l'autorité du «chef des apôtres». Il n'en est rien. Ce miracle est présenté sous la rubrique «les miracles du lac» et, pour l'auteur, ces miracles du lac sont «tous des paraboles ou des allégories» (140); c'est dans l'histoire de Jonas que «doit sans doute être cherchée l'inspiration première des évangélistes» (160). Enfin, la précision du nom, valable en *Mc 10,* 46-52, ne joue plus aucun rôle dans la résurrection de la fille de Jaïre (*Mc 5,* 21-24.35-43); d'autres considérations sont mises en avant, à savoir l'imbrication de deux récits: guérison de l'hémorroïsse et résurrection de la fille de Jaïre (*Mc 5,* 21-43) et le chiffre douze: la jeune fille a douze ans (*Mc 5,* 42) et la femme souffre depuis une douzaine d'années (*Mc 5,* 25), pour conclure «qu'il n'y a pas de différence entre ces deux types de narration». Ces deux personnes sont «symboliquement mortes. Cette affirmation ressortit, bien sûr, de la théologie biblique et non de la pathologie physique réelle» (89).

En revanche, aux yeux de l'auteur, la réanimation présente une objection dirimante; elle est en effet «théologiquement invraisemblable». «L'accomplissement ultime de notre vie se trouve dans les béatitudes de Dieu auxquelles la mort donne accès... Comment, dès lors, imaginer que Jésus aurait pu poser, dans son ministère, des gestes qui iraient à l'encontre de cette espérance?» (78). Ces quelques lignes introduisent le chapitre traitant des réanimations/résurrections de la fille de Jaïre (*Mc 5,* 21-24.35-43 et par.), du fils de la veuve de Naïm (*Lc 7,* 11-17) et de Lazare (*Jn 11*). Nous n'entendons pas, de nouveau, nous prononcer sur la valeur de ce critère. Mais, s'il devait être pris en compte, pourquoi ne pas le faire valoir pour certaines guérisons, celle du serviteur du centurion en particulier (*Lc 7,* 1-10) où il est dit explicitement que le serviteur «était sur

le point de mourir» (*Lc 7,* 2)? Ce malade est parvenu au seuil de la béatitude éternelle, la guérison va l'en arracher. Dans la perspective susdite, ce ne serait pas le rôle de Jésus que de le guérir.

3. *Une utilisation particulière de l'Ancien Testament*

J.-P. Charlier consacre le premier chapitre de son ouvrage à une présentation des miracles dans l'Ancien Testament. La démarche est classique, et la conclusion, qui fait appel à la foi juive en matière de miracles, ne l'est pas moins. Mais cette brève étude n'a que peu de répercussions par la suite, nous semble-t-il.

En revanche, et cela relève d'une systématique de l'auteur, dans l'étude détaillée des miracles évangéliques, deux chapitres sur quatre (ch. 6 et 7) comportent une courte introduction, bâtie sur le même modèle[5]. Ainsi, le chapitre consacré aux miracles alimentaires (noce de Cana et multiplication des pains) (ch. 6) est précédé de quelques considérations sur «la nourriture dans la Bible» (111-113); le chapitre suivant, traitant des miracles du lac (pêche miraculeuse, tempête apaisée, marche sur les eaux) (ch. 7), est introduit par quelques pages de «généralités sur le lac» (137-140). Ces deux préambules n'ont d'autre objet que de développer le symbolisme vétérotestamentaire de la nourriture, de l'eau. Cela établi, la conclusion arrive, rapide et définitive: «Telle est la toile de fond sur laquelle sont écrits les épisodes alimentaires attribués à Jésus par les évangélistes» (113); «les 'miracles' du lac sont tous des paraboles ou des allégories» (140).

L'influence vétérotestamentaire sur la présentation littéraire de certains miracles évangéliques est chose établie, nous ne citerons que l'exemple, bien connu, du récit de la tempête apaisée[6]. La difficulté d'une telle présentation est d'un autre ordre. Si nous comprenons bien l'auteur, il conviendrait de dire que c'est le symbolisme vétérotestamentaire de la nourriture et de l'eau, lui-même, qui serait à la source des récits évangéliques correspondants. En d'autres termes, les évangélistes (ou les communautés) auraient appliqué ce symbolisme préexistant à la personne et au ministère de Jésus en créant, de toutes pièces, les miracles adéquats. Une opération à rebours, en quelque sorte, par rapport à l'Ancien Testament.

5. On pourrait ajouter le ch. 4, traitant des guérisons et des exorcismes, mais le procédé est moins net.

6. Cf. X. LÉON-DUFOUR, «La tempête apaisée», dans *Études d'Évangile*, coll. Parole de Dieu, Paris, Éd. du Seuil, 1965, p.149 ss.

Voilà qui est bien ingénieux, bien généreux aussi à l'égard des évangélistes, qui auraient fait preuve d'un grand art. Mais où sommes-nous? Pas loin de la fiction. Nous suivons volontiers l'auteur dans son insistance sur le symbolisme ou la signification théologique du fait miraculeux, mais dans la mesure où ces développements procèdent de l'examen littéraire et exégétique et ne le précèdent pas.

En plus, il serait nécessaire de bien cerner ce que l'auteur entend par symbole, car le symbolisme vétérotestamentaire de la nourriture et de l'eau retrouve-t-il son exact correspondant dans les miracles des noces de Cana, de la multiplication des pains, de la marche sur les eaux? Rien n'est moins sûr. D'autre part, mais nous n'y ferons qu'une simple allusion car nous quittons ici notre propos immédiat, comment devons-nous comprendre l'expression: «parabole dressée en action» (105)? Le genre littéraire parabolique ou allégorique est bien connu des exégètes. Mais, à notre connaissance, le miracle, quel qu'il soit, ne figure pas au nombre des diverses formes possibles de paraboles ou d'allégories. Et, pour prendre l'exemple précis de la réanimation de Lazare, il y a quand même une différence notoire entre ce récit de *Jn 11* et les paraboles, même celle du bon Samaritain (*Lc 10*, 29-37), quoi qu'en dise J.-P. Charlier.

Nous comprenons que, dès le premier paragraphe de son avant-propos, l'auteur ait recours à un adage d'un vieux rabbin d'Israël: «Celui qui ne croit pas au miracle est un hérétique; celui qui y croit trop est un imbécile» (5) et qu'il revienne à cette idée en finale du premier chapitre, citant cette fois un dicton juif: «Celui qui ne croit pas aux miracles est un athée; celui qui y croit est un sot» (32). Indubitablement, nous avons là l'expression de sa préoccupation. Mais n'est-il pas permis de penser aussi, à la suite de X. Léon-Dufour, «que le miracle, bien compris, est un élément fondamental de la révélation chrétienne»[7]?

F-49005 Angers
3, Place André-Leroy
B.P. 808

Pierre HAUDEBERT
Université catholique
de l'Ouest
Faculté de Théologie

7. ***Parler de miracles...***, cité n. 3, 447.